

"Banlieue noire, banlieue verte. Lecture historique d'un espace urbain", par Alain Faure. Introduction au livre : *Les premiers banlieusards. Aux origines des banlieues de Paris 1860-1940*. Paris, éditions Créaphis, 1991, 285 p.

afaure@u-paris10.fr

Ce livre vient de loin : les historiens qu'il rassemble étudient depuis fort longtemps sinon les banlieues, du moins les périphéries parisiennes. Zone, ceinture rouge, Jardins ouvriers, faubourgs populaires et communes prolétariennes... autant pour nous de lieux familiers de recherche. Mais sa gestation et son écriture se sont placées à un moment où il ne fut jamais autant parlé de « crise de la ville » et où « l'actualité » - cet ordre du jour quotidiennement imposé et bizarrement obéi de tous - a transformé « la banlieue » en vedette médiatique, en quasi concept. On a vu se former avec une rapidité extrême, sans égale peut-être dans l'histoire des mythes sociaux, tout un bric-à-brac d'images et de jugements parfois proches de la réalité, mais le plus souvent viciés, déformants, voire controuvés. L'historien doit terriblement se défier de l'intrusion violente de « l'actualité » dans son travail, mais il se doit aussi, dans la limite des connaissances qu'il apporte, de lutter contre les fausses représentations en offrant à ses contemporains une vue du passé récent, une mise en perspective du présent. C'est un peu l'ambition de ce livre.

Il rappelle tout d'abord que, toujours, il y eut banlieue et banlieue. Grâce à l'exceptionnel document qu'est le dénombrement de 1891, Jean-Claude Farcy insiste bien sur la pluralité de la banlieue parisienne au tournant des deux siècles, tout à la fois agricole, ouvrière, bourgeoise, vacancière... ; *extra muros* la diversité du peuplement et des activités était, à l'image de la capitale elle-même, considérable. Passy et Auteuil - notre 16^e - n'ont-ils pas été jusqu'en 1860 des communes de banlieue, au même titre que Neuilly aujourd'hui, et la floraison des cités bourgeoises dans cet ouest parisien si tôt innervé par les chemins de fer représente dans l'histoire de la banlieue de Paris un événement tout aussi important que l'industrialisation massive des communes du nord et du nord-est. C'est que le phénomène global de banlieue - un espace qui se peuple et s'anime dans la continuité ou en étroit rapport avec une cité dense et complexe - est un mode universel et banal de croissance urbaine à l'époque contemporaine, auquel on ne saurait donner *a priori*

aucune qualification sociale. Tout est toujours affaire de centre et de périphérie, de ramification, d'essaimage, d'étapes de nature économique et sociale dans le développement urbain, sanctionnées - ou non - par le geste politique de l'annexion. Il ne faut donc donner aucun sens univoque au mot banlieue, et bien plutôt s'interroger, pour chaque cas considéré, qu'il s'agisse d'une commune ou d'une période, sur l'étape qu'il représente, le rôle qu'il remplit dans le fonctionnement du tout en réalité inséparable, indissociable qu'est la ville.

Parmi ces rôles possibles, figure au tout premier rang le *rejet* : rejet des activités les moins nobles, rejet des populations les plus démunies, création progressive d'un espace de rebut, forcément subi... Tout le présent ouvrage tient finalement dans la critique de ces notions, et chaque auteur, à sa façon, se demande qui sont ces gens, ces *banlieusards*, comme on commence à les appeler à la fin du XIX^e siècle, venus peupler, à des dates diverses, des secteurs aussi dissemblables que le Levallois de Patrick Gervaise, ou ces « frontières » de l'agglomération que représentent les Coudreaux dont Françoise Dubost nous fait le portrait et le Domont analysé par Annie Fourcaut. Qui étaient-ils, et à la suite de quels processus vinrent-ils s'installer là, dans quel but et pour quelle vie ? Je me suis également posé ces questions à propos du courant de peuplement qui, à partir des années 1880, poussait - déjà - hors les murs une fraction des ouvriers de Paris, et Béatrice Cabedoce étudie pour sa part le cas de ces familles populaires venues se placer sous la houlette des abbés démocrates pour cultiver leur jardin. On l'aura compris, nos études embrassent une banlieue sinon toujours ouvrière, du moins populaire, « modeste », qu'il nous-mêmes apparaît sacrifier à cette fausse équation dénoncée à l'instant et selon laquelle banlieue égale pauvres, mais la question du rejet impliquait un tel parti. Nous avons, d'un autre côté, fait sans doute la part trop belle aux courants internes à l'agglomération et, en tout cas pour moi, trop réduit le banlieusard au statut d'ancien Parisien. Voilà qui cependant relance l'intérêt de la question principalement posée... Alors, cette banlieue du XIX^e siècle et du premier XX^e siècle, rejet ou conquête ?

Il n'appartient pas au préfacier de parler au nom de tous et les propos qui suivent n'engagent que lui, mais la réponse qui se dessine à travers ces travaux est une réponse peut-être ambiguë, mais convergente et cohérente : l'espace suburbain de la capitale fut bel et bien un espace d'exclusion, le lieu du rejet d'une population démunie, vouée à un habitat dégradé, mais il en fut de ces communes si vite poussées au flanc de la ville comme des faubourgs traditionnels de l'intérieur qu'elles se contentaient, à vrai dire, de prolonger : naquirent l'attachement, l'enracinement, l'esprit de quartier... La banlieue pauvre fut simplement *un* des territoires de la misère urbaine de l'époque et témoigne du même mode de vie populaire fait de violence et de profonde entraide. La spécificité historique de la banlieue serait à chercher plutôt dans cette dilution voulue, volontaire de la ville que représentent la naissance et les premiers développements du secteur pavillonnaire : une banlieue verte, lieu et moyen d'un nouvel équilibre entre le corps, le travail et le loisir, entre l'individu et la famille, bref une conquête, ou, pour le moins, une aspiration populaire, un coin d'idéal. C'est aussi bien entendu la période considérée par nous - l'entre-deux-guerres au plus tard - qui peut aussi expliquer cette conclusion finalement neutre ou positive : le grand développement du logement social, avec la redistribution semi-autoritaire et massive des populations qui l'accompagne, sera pour plus tard. La ségrégation sociale est encore un effet de courants « spontanés » et de multiples initiatives locales, elle n'a rien encore de planifié ou de brutal. Mais cela n'empêche rien : la banlieue populaire s'est constituée en espace ouvrier comme les autres, sans opprobre particulière ou durable, et une partie d'entre elle se voulut même aux antipodes d'une certaine banlieue noire.

Un autre événement postérieur à notre période fut l'achèvement d'un processus, entamé depuis longtemps mais dont le travail de sapes ne se laissait guère encore apercevoir : la déprolétarianisation de Paris. La rénovation et la spéculation accrochée à son sillage ont fini de réconcilier l'est et l'ouest de la capitale, les arrondissements du centre et les arrondissements de la périphé-

rie. Les communes appartenant aux cercles extérieurs de la banlieue sont devenues les seules dépositaires des peurs sociales qu'engendrent les fortes densités d'habitat populaire : le « sauvage » à la Eugène Sue, encore tapi dans les quartiers du centre, le « barbare » des faubourgs et « l'apache » de la zone, les rêveurs de guerre civile enrégimentés dans la banlieue rouge... toutes ces figures mythiques du pauvre et du révolté, notre époque sait aussi forger les siennes.

Un mot enfin sur l'équipe ici rassemblée et les vœux d'avenir. Les travaux conduits sur l'histoire de la banlieue à l'Université de Nanterre par les chercheurs du Centre d'histoire de la France contemporaine - le « directeur » de cette équipe, ainsi que Jean-Claude Farcy -, constituent un peu l'âme de cet ouvrage, mais ce sont deux journées d'études organisées les 27 et 28 mai 1989 à Royaumont - cette belle auberge de la pensée -, à l'initiative de la Fondation elle-même, qui ont fourni l'occasion d'« étoffer » ce noyau en faisant appel à des chercheuses confirmées ou à des auteurs de thèses remarquées et remarquables mais restées inédites. Cependant l'impulsion première de tout cela revient à Philippe Vigier, ancien directeur de ce Centre de recherches, qui sut donner vitalité et audience aux études « banlieusardes ».

L'avenir...? Formulons simplement le souhait de voir mis sur le métier des ouvrages s'attaquant résolument à des thèmes fondamentaux comme les transports, l'habitat pavillonnaire, ou encore l'histoire des mythes, des ouvrages mêlant les périodes historiques, allant au besoin jusqu'au contemporain, et faits à la fois d'approches génériques et de monographies soigneusement encadrées - la monographie est fondamentale quand elle n'est pas bête. Pour une histoire ambitieuse et complète des banlieues d'ici et d'ailleurs ? Certes, mais une histoire qui n'oublie jamais que son objet n'est en rien spécifique et qui entend bien rester une histoire sociale et politique de la ville en son entier.